

13 juin. Les pastilles croquées cette nuit s'avèrent avoir un effet laxatif. Mais étant donné que mon ventre est si vide qu'il y a de l'écho, elles me font juste péter mouillé.

D'heure en heure, je me sens faiblir. La moindre côte à gravir m'apparaît comme insurmontable. J'ai une pensée pour tous les soldats qui ont eu à affronter pareille situation mais eux, avec plus de neige encore, un équipement déplorable, un froid intense, une fatigue majeure, et d'autres braves qui leur tiraient dessus. En comparaison, la mienne est une promenade de santé.

Ce torrent que j'ai tant maudit, j'en suis maintenant une rive tel un fil d'Ariane menant à l'océan.

Une sterne, oiseau marin, vient de se poser devant moi tel un signe. Tout comme Noé voyant revenir à lui la colombe un rameau d'olivier dans son bec, j'exulte. L'ancêtre jubila en comprenant que la terre était proche, et moi, en devinant que la mer l'est tout autant.

Se balancent à mon cou deux boussoles qui, déplorablement, ne me disent pas la même chose. N'ayant pas plus de raisons de croire l'une que l'autre, je n'en crois aucune. Pour trancher, j'aurais dû en emmener une troisième.

Mon chemin de la délivrance n'en finit pas de durer. Je crois apercevoir la mer de Béring derrière chaque arbre, mais je ne suis pas en mesure d'établir si je suis à dix ou bien cinquante kilomètres de la route côtière¹³.

L'après-midi est loin d'avoir tiré sa révérence que déjà, je plante ma tente. Combien de jours un homme peut-il fournir les efforts que je fournis, avant de tomber à terre

13. Ma carte n'indiquait pas l'existence d'une route, mais je ne pouvais admettre qu'aucune voie carrossable ne longe ce littoral.

d'inanition pour ne plus se relever? Je me félicite d'avoir choisi de rebrousser chemin, car en m'obstinant, c'est-à-dire en me traînant jusqu'au petit lac et sa conjecturale cabane emplie de vivres, je me serais condamné. Parce que j'aurais alors employé mes ultimes forces pour m'enliser davantage. — Je suis un garçon raisonnable, n'en doutez pas.

14 juin. Depuis que j'ai quitté le parking de mon hôtel, je n'ai pas décelé la moindre trace d'une présence humaine. Depuis dix jours, je peux me croire seul sur Terre.

Engagé dans une nouvelle journée de marche titubante, je m'égosille en chantant jovialement : « *Tutti ar mare... Tutti ar mare... A mostra' le chiappe chiare¹⁴...!* » ; soit en français : « Tous à la mer... Tous à la mer... À exhiber nos miches pâles... ! »

Le torrent que je longeais sur sa rive gauche s'est fait rejoindre, sur sa gauche, par un second cours d'eau, tout aussi intimidant que le premier. Je me retrouve ainsi coincé sur une langue de galets qui plonge dans cette jonction. Pris au piège entre deux rapides de six ou sept mètres de large, je n'ai que deux options : 1) pour ne pas risquer de me noyer, rester dans ce cul-de-sac, au fond d'une combe où personne ne vient, et mourir à coup sûr d'ici un mois, de faim ; ou bien 2) sauter à pieds joints dans le torrent sur ma droite et tenter de le retraverser¹⁴, succombant vraisemblablement dans les cinq minutes. Ma décision est prise. Dès lors, pour ne pas couler entraîné par mon sac, je l'allège au possible, me séparant de tous les équipements qui ne conditionnent pas ma survie, dont mon Nikon FE2 en parfait état de marche — quel crève-cœur... Ensuite, j'emplis d'air deux de mes sacs *waterproof* afin qu'ils

14. Je l'ai déjà franchi, mais des kilomètres en amont, là où il était beaucoup moins beaux.